

## Ma Vie de Trotsky

Cette autobiographie est aussi une œuvre littéraire, avec un début prometteur, de belles impressions de son enfance.

« Mon enfance à moi n'a connu ni la faim ni le froid. » (p. 19) et pourtant « ce fut une enfance toute grisâtre, dans une famille petite bourgeoise, au village, dans un coin perdu, où la nature est large, mais où les mœurs, les opinions, les intérêts sont étroits, étriqués. » (p. 20)

Des conditions somme toute sommaires, qu'on n'aille pas imaginer les dorures et les tableaux. Une maisonnette au toit de chaume – par grande pluie, des fuites :

« on mettait sur le sol de terre battue de la vaisselle, des cuvettes. Les chambres étaient petites, les fenêtres à moitié aveugles ; dans les deux chambres à coucher et dans la chambre des enfants on marchait sur la glaise et là, les puces se multipliaient. Dans la salle à manger, on avait fait un plancher que l'on frottait, une fois par semaine, avec du sable jaune. » (p. 26)

Des détails précis, le moulin du village en partage, une vie en communauté, le jeune Trotsky – qui s'appelle alors **Lev Davidovitch Bronstein**, apprend à écrire, ce qui rend grand service à tous dans les alentours.

Témoin des progrès techniques de l'époque, il voit arriver le télégramme, l'électricité.

La famille a 8 enfants, dont seulement 4 survivent.

Sa mère s'acharne à lire, même si cela semble difficile ; son père, quant à lui, comprendra avec peine les ouvrages de son propre fils.

**T. nous raconte la crise agraire en Russie dans les années 80 et comment les paysans tombèrent. En 85, il commence à prendre conscience des inégalités sociales et des traitements rudes qu'endurent certains employés. Il se rebelle à l'école et plus tard au lycée, poursuit ses études à Odessa, en Ukraine – Russie d'alors.**

« A la ville comme à la campagne, j'ai vécu dans un milieu petit bourgeois où tous les efforts tendaient à l'enrichissement. C'est ce qui m'a éloigné du village de ma première enfance et de la ville de mes années scolaires. **Les instincts d'acquisition, le régime de vie et les visées de la petite bourgeoisie, voilà ce que j'ai lâché d'une violente secousse, et je m'en suis détaché pour toute ma vie.** » (p. 114)

Puis la lutte, l'organisation, pas beaucoup de déploiement d'idées ou de théories dans ce livre ; Trotsky raconte sa vie comme si nous connaissions déjà sa pensée, sa vie, son histoire, il évoque donc sans plus de précision sa théorie de *la révolution permanente*. On trouve dans ce livre plutôt des conflits de personnes, mais dès l'avant-propos, nous en sommes avertis : « je n'ai pas eu, dans ces pages, la possibilité d'examiner à fond de complexes problèmes théoriques. Et, en particulier, la théorie dite de la révolution permanente, qui a joué dans ma vie personnelle un si grand rôle et, observation plus importante, acquiert à présent un si vif intérêt d'actualité pour tous les pays d'Orient, passe à travers ce livre comme un leitmotiv entendu à distance. » (p. 10) « Ceci est un livre de polémique. Il reflète la dynamique d'une vie sociale qui est tout établie sur des contradictions. » (p. 11)

**Le livre est publié pour les 50 ans de Trotsky, en 29**

**– il meurt en 1940, 11 ans plus tard, sauvagement assassiné par un émissaire de Staline.**

## **Trotsky était juif ?**

« il n’y avait pas de religiosité dans ma famille » (p. 114) – les rites étaient suivis à la synagogue sans conviction. « Mon père ne croyait pas en dieu depuis ses jeunes années, et plus tard, il en parlait franchement devant sa femme et ses enfants. Ma mère préférait laisser de côté cette question et, quand cela lui paraissait convenable, elle levait les yeux vers le ciel. » (p. 114)

**Un antisémitisme règne, dans une couleur xénophobe globale de l’ancienne Russie.**

« les hypocrites canailleries du professeur d’histoire à l’égard des Polonais, la méchanceté chicanière de Burnand à l’égard des Allemands et les hochements de tête du petit pape parlant des « petits juifs » m’étaient également sensibles. L’inégalité des droits nationaux fut, probablement, une des causes cachées qui m’amènèrent à détester le régime ; mais ce motif se perdait entièrement parmi d’autres faits d’injustice sociale. » (p. 117) « j’éprouvais une répugnance profonde pour le régime existant pour l’injustice, pour l’arbitraire. D’où cela me venait-il ? De la situation générale à l’époque d’Alexandre III, de la tyrannie policière, de l’exploitation à laquelle se livraient les propriétaires, des exactions dont se rendaient coupables les fonctionnaires, des dénis de droits qui frappaient les minorités nationales (...) Je découvris en moi brusquement, **cette mentalité d’opposition...** » (p. 120)

Trotsky devient rapidement premier de sa classe ; il en tire orgueil mais également occasion **d’examen de conscience** ; il parle de lui ici à la troisième personne :

« Il n’était pas incapable de se critiquer lui-même. Il était même plutôt vétilleux à son propre égard. Les connaissances qu’il pouvait avoir et les traits de son caractère ne le contenaient pas ; et avec le temps, ce sentiment devint de plus en plus vif. Il s’acharnait à se surprendre à n’avoir pas dit la vérité ; il se reprochait à tout instant de n’avoir pas lu des livres que d’autres citaient en toute assurance. Bien entendu, cela tenait encore étroitement à son amour-propre. L’idée qu’il avait de devenir meilleur, plus élevé, plus instruit, le poignait de plus en plus, en pleine poitrine. Il méditait sur la destinée de l’homme en général et sur la sienne en particulier. » (p. 119)

Plus tard, Trotsky hésite à prendre des responsabilités, notamment la direction de l’Intérieur. « Était-il, disais-je, bien utile de donner à nos ennemis cette arme supplémentaire, mon origine juive ? Lénine était presque indigné. – **Nous faisons une grande révolution internationale. Quelle importance peuvent avoir de telles vétilles ?** » (p. 404)

## **Dans la révolution ouvrière qui sourd, quel est le rôle de Trotsky**

Trotsky semble souvent arriver plus tard, quand les gens ont déjà bien entamé la lutte, pour couronner le tout intellectuellement puis participer aux instances de pouvoir. En effet, il est enfant au tout début des révoltes et souvent en exil lors des combats ouvriers. Cependant, il passe beaucoup de temps en prison ou en exil, à cause des idées politiques qui le font connaître et dont les révoltes se nourrissent.

***Quelle serait sa lecture des événements en Russie ?***

De 1860 à 1870, il explique que la Russie connaît son petit XVIII<sup>e</sup>, son âge des Lumières. Le parti de la Liberté du peuple se consume « dans le feu d’une lutte menée avec des bombes à la dynamite. L’ennemi se maintint sur toutes ses positions. Vint alors une dizaine d’années de relâchement, de désillusion, de pessimisme, de recherches religieuses et morales : de 1880 à

1890. Sous le couvert de la réaction, de poursuivait cependant le sourd travail des forces du capitalisme. De 1890 à 1900, on voit venir les grèves ouvrières et surgir les idées marxistes. Ce redressement atteint son apogée au début de notre siècle : c'est 1905. (p. 123)

**Marx (1818-1883) n'est publié en Russie qu'en 1893 et ses ouvrages passent pour d'absurdes rêveries dont Trotsky, né en 1879, sent pourtant partisan plutôt que du tsar.**

« Parmi les intellectuels, au début des années 90, les opinions tolstoïennes étaient en voie de disparition ; le marxisme s'avancit de plus en plus victorieusement contre le populisme. Des échos de cette lutte idéologique remplissaient la presse de toutes tendances. Partout, on signalait de jeunes présomptueux qui se disaient **matérialistes**. Je ne constatai tout cela, pour la première fois, qu'en 1896. » (p. 126) et le clan des résignés lui apparaît.

Dans sa jeunesse, il a l'occasion enrichissante de vivre en **communauté**, goûtant un peu d'indépendance et de diffusion et lecture de livres peu recommandés. Alors qu'il hésite encore, à la vingtaine, entre les mathématiques pures et la révolution, il se pique pour la **sédition** :

« je me liais à l'occasion avec des ouvriers, je me procurais de la littérature illégale, je donnais des leçons, je faisais des conférences clandestines aux élèves des classes supérieures d'une école professionnelle, je discutais avec des marxistes, tâchant de ne pas me rendre. (...) Nous examinons ensemble les dernières livraisons des revues radicales, nous controversions sur le darwinisme, nous nous préparions d'une façon indéterminée et nous attendions. » (p. 135) Parfois, ils s'arrachent l'unique exemplaire du *Manifeste communiste* de Marx et Engels. (p. 142), exemplaire manuscrit.

Les grèves éclatent. Une étudiante se suicide par le feu – **1897 Vetrova** (p. 136) – le jeune Trotsky s'entraîne à l'art oratoire :

« Mes connaissances étaient insuffisantes et je ne savais pas encore les présenter d'une manière convenable. Nous ne prononcions pas encore de discours dans le vrai sens du mot. Une fois seulement, en forêt, pour le Premier Mai, j'eux à parler. Cela me troubla profondément. Chaque mot, au moment où il allait passer dans mon gosier, me paraissait intolérablement faux. » (p. 144) et Trotsky fait ses premières prisons en **1898 : il a 19 ans**.

Toute sa vie va alterner prisons, exils, guerres civiles.

Et quelques rares moments d'apaisement, d'écriture, dont il parle d'ailleurs avec nostalgie. Dans la déportation, il travaille et dit :

« il n'y avait qu'un travail intensif sur soi-même qui pût vous sauver dans la déportation comme en prison. Il faut dire que les marxistes étaient à peu près les seuls à travailler la théorie. » (p. 161) Il souligne également que, jeune, les beautés de la nature le laissait indifférent : « j'aurais eu comme du regret de dépenser de l'attention et du temps à admirer la nature. (...) Les livres et mes relations personnelles m'absorbaient. J'étudias Marx en chassant les blattes qui venaient se fourrer sur ses pages. » (p. 160) Les discussions abondent dans le pays, les libéraux se réveillent, Tolstoï est excommunié par le Saint-synode, notamment pour avoir nié la personne du Dieu vivant (p. 166) L'idée naît de renverser le tsar par la révolution. (p. 167)

Lorsque Trotsky est à nouveau emprisonné, Svertchkov écrit : « la cellule de Trotsky se transforma bientôt en une sorte de bibliothèque. On lui faisait passer absolument tous les livres qui méritaient quelque attention. Il les lisait, et, toute la journée, du matin jusque tard dans la nuit, il s'occupait de travaux littéraires. Je me porte à merveille, disait-il, je suis là à travailler, sachant fort bien qu'on ne viendra pas pour m'arrêter... convenez-en, dans les limites de la Russie tsariste, c'est une sensation assez rare. » (p. 228) Il parle d'ailleurs souvent de ses papiers qu'il traîne, qu'il perd, retrouve...

Un homme, surnommé « **Pied-de-chèvre** », l'aide à s'évader. Plus tard, quand il vint voir Trotsky à Moscou : « on le revêtit de l'uniforme de parade de l'Armée rouge, on le mena dans divers théâtres, on lui fit cadeau d'un phonographe et d'autres objets. Le vieux mourut peu après, dans son Extrême-Nord. » (p. 235)



Enfin, en paquebot, Trotsky émigre pour dix ans à New York – avec un passage à Londres, au congrès, où il rencontre **Gorki et Rosa Luxemburg** : « de petite taille, frêle, même malade, elle avait de nombreux traits, de très beaux yeux, qui rayonnaient d'esprit, et elle subjuguait par la virilité de son caractère et de la pensée. Son style, tendu, précis, implacable, restera à jamais le reflet de son âme héroïque. C'était une créature aux aspects variés, riche en nuances. La révolution et ses passions, l'homme et son art, la nature, les herbes et les oiseaux pouvaient

également faire vibrer en elle des cores qui étaient nombreuses. (...) Mes rapports avec Rosa n'atteignirent aucun degré d'intimité personnelle : nous nous sommes vus trop peu, trop rarement. Je l'admirais en observateur. Et pourtant, il se peut qu'alors je ne l'aie pas suffisamment appréciée... » (p. 244)



## **Alexandra et Sedova**



C'est lors de sa première déportation qu'il rencontre, se lie avec et épouse Alexandra Sokolovskaïa (p. 159) puis l'abandonne avec deux filles (Zinaïda en photo) : « Nous avons alors, ma femme et moi, déjà deux fillettes. La cadette allait atteindre quatre mois.

La vie en Sibérie était dure. Mon évasion devait imposer à Alexandra Sokolovskaïa un double fardeau. Mais elle rejetait cette considération d'un seul mot : il



faut. Le devoir révolutionnaire l'emportait à ses yeux sur toutes autres questions, et avant tout sur les questions personnelles. Elle fut la première à donner l'idée de cette évasion, lorsque nous nous fûmes rendu compte des nouveaux et importants problèmes qui s'offraient. Elle dissipa, sur ce point, tous mes doutes. Durant plusieurs jours, après ma disparition, elle réussit à cacher mon absence aux policiers. Ayant gagné l'étranger, je parvenais à peine à correspondre avec elle. Elle subit ensuite une deuxième déportation. Plus tard, nous ne devions nous rencontrer qu'en diverses occasions, par hasard. Le sort nous avait séparés ; mais nous gardâmes indissolubles le lien des idées et l'amitié. » (p. 168)

Comment meurt-elle ? assassinée dans les camps staliniens

C'est à Londres, dans la folie intellectuelle, qu'il rencontre **Sedova**, dont il parle comme si nous la connaissions, dont il cite les passages où elle parle de lui comme un jeune qui découvre Londres, reste relativement insensible aux beautés de la ville, de l'art, Paris, l'opéra, etc.

D'un coup, sans avertissement ou phrases préliminaires, plusieurs pages plus tard, il parle de Sedova comme sa femme : « Avec ma femme, qui m'avait rejoint à l'étranger en automne (1904), nous nous rendîmes à Munich. » (p. 205) C'est ainsi qu'on apprend indirectement que cette Sedova était sa deuxième épouse. Un peu comme si tous les lecteurs étaient censés le savoir, en fait. Ils s'étaient mariés en 1903, lors du dimanche sanglant !



C'est sa deuxième femme et elle apparaît soudain sous le nom de Sedova et sous sa propre plume. Il s'évade et arrive à Londres chez les exilés. P. 182, il cite Sedova qui parle de lui.

p. 209 : « Ma femme fut arrêtée à une réunion de Premier Mai, dans un bois. Je fus forcé de me cacher provisoirement. C'était l'été ; je me rendis en Finlande. »

Ce calme lui permit d'ailleurs une grande tranquillité.

« J'ai déjà noté que Sedova avait été surprise par un encerclement de troupes de cavalerie, le 1<sup>er</sup> mai, à un meeting en forêt. Elle resta emprisonnée six mois et, ensuite, fut envoyée à Tver, sous le régime de haute surveillance de la police. Quand le manifeste d'octobre eut été promulgué, elle rentra à Pétersbourg. Sous le nom de Vikentiev, nous louâmes une

chambre chez un monsieur, qui, comme nous l'apprîmes, spéculait à la bourse. » (p. 215)

Un peu plus loin, un passage énigmatique :

« De Hirschberg, nous partîmes dans des directions différentes. Je me rendis au congrès de Stuttgart ; ma femme alla en Russie chercher son enfant ; Parvus rentra en Allemagne. » (p. 246)

En exil aux Etats-Unis, « ma femme connaissait fort bien le chemin du mont-de-piété, et je vendis plus d'une fois aux bouquinistes des livres que j'avais achetés en des jours plus fortunés. Il arriva que notre humble mobilier fût saisi comme garantie du loyer. Nous avons deux petits enfants ; nous n'avions pas de bonne pour les garder. Notre vie pesait doublement sur ma femme. Elle trouvait, malgré tout, encore du temps et des forces pour m'aider dans mon travail révolutionnaire. » (p. 276)

1914 : « Paris était triste ; les rues à la tombée de la nuit, étaient plongées dans les ténèbres. Des zeppelins venaient l'attaquer. Quand les armées allemandes furent repoussées, après la bataille de Marne, la guerre devint de plus en plus exigeante et implacable. Dans le chaos sans bornes qui dévorait l'Europe, tandis que se taisaient les masses ouvrières, trompées et trahies par la social-démocratie, les machines à exterminer fonctionnaient automatiquement. La civilisation capitaliste arrivait à l'absurde en essayant de percer le crâne épais de l'humanité. » (p. 289) « Jaurès n'était plus »

« la seule profession que j'exerçais à New York fut celle de révolutionnaire. » (p. 321)

De retour en Russie, **les enfants s'interrogent** : « qu'est-ce que c'est que cette révolution, disaient-ils ? d'un ton de reproche à leur mère, si on enferme papa tantôt dans un camp de concentration, tantôt en prison ? » (p. 347)

Rien ne se fait aisément.

Lors des meetings, il rencontre ses deux premières filles : « Sortir du cirque Moderne était encore plus difficile que d'y entrer. La foule ne se décidait pas à rompre le bloc qu'elle formait. Elle ne se dispersait pas. L'esprit perdu, le corps épuisé, il fallait voguer vers la porte, passant sur d'innombrables bras qui vous soulevaient au-dessus des têtes. Parfois, je discernais les figures de mes deux filles ; elles habitaient dans le voisinage, avec leur mère. L'aînée allait sur ses seize ans ; la cadette allait en avoir quinze. J'avais à peine le temps de faire un signe de

tête vers leurs yeux émus ou de serrer en passant une main tendre et brûlante. Et la foule nous séparait encore. » (p. 352)

Plus tard en prison, ses fils sont inquiets, sa femme lui passe à la dérobée un canif – ses filles entrent dans la vie politique plus sérieusement (p. 378)

## **Rencontre avec Lénine et les autres**

Elle se prépare quand Trotsky a gagné sa réputation, on l'appelle **Péro**, qui signifie **la Plume** ; il s'est fait connaître par ses écrits – p. 170. Après sa première évasion, c'est sa première émigration à Londres ; Trotsky a alors 23 ans, nous sommes en 1902 et on le conduit à Lénine, qui avait alors 32 ans. « **Péro est arrivé.** » (p. 177) Sa réputation le précède.

Ils passent beaucoup de temps à étudier dans les bibliothèques et échanger avec d'autres, comme **Martov**, un certain **Bogdanov** également – c'est amusant – qui combinait avec le marxisme la théorie de la connaissance de Mach-Avenarius (p. 179) Trotsky travaille sur une défense du matérialisme historique contre la critique de l'école russe dite école subjective. (p. 181) et dans cette ébullition intellectuelle, il rencontre Sedova.

Martov et Lénine fonde **l'ISKRA** en 1900 – qui signifie « étincelle » - plus tard, en 1903, Martov s'opposera à Lénine et fondera la fraction menchévique du mouvement. « Lénine était déjà un « **dur** » tandis que Martov était un « **doux** ». » (p. 188) Trotsky raconte comment parfois, jeune, il se sentit tiraillé au milieu des dissensions. Lénine cependant est celui qui défend Péro, la plume, et son intégration au journal l'Iskra. Cependant, lors des désaccords théoriques, une première rupture : « ma rupture avec Lénine eut lieu en quelque sorte sur un terrain moral et même sur un terrain individuel. Mais ce n'était qu'en apparence. Pour le fond, nos divergences avaient un caractère politique qui ne se manifesta que dans le domaine de l'organisation. » (p. 200)



Sur **Martov** : « Le leaders des mencheviks, Martov, fut une des plus tragiques figures du mouvement révolutionnaire. Ecrivain très doué, inventif en politique, esprit pénétrant, Martov était infiniment supérieur au courant d'idées dont il prit la tête. Mais sa pensée n'était pas assez courageuse, sa perspicacité n'était pas aidée par la volonté. La ténacité ne pouvait remplacer ce qui lui manquait. La première réaction de Martov devant les événements manifestait toujours une tendance révolutionnaire. Mais, tout aussitôt, sa pensée qui n'avait pas le ressort de la volonté, retombait sur elle-même. Mes affinités avec lui ne résistèrent pas à l'épreuve des premiers grands événements de la révolution qui venait. » (p. 201)

Le conflit entre bolchéviks et menchéviks se corse. Lénine prétend que les ouvriers et la classe ouvrière peut développer d'elle-même qu'une conscience syndicale. En 1904, Trotsky rompt avec les Menchéviks pour des raisons politiques : il ne veut pas se rapprocher des libéraux.

Quand les Menchéviks essaient de se rapprocher des bolchéviks, Lénine préconise de frapper plus fort.

Méfiance à l'égard de Parvus également, possédé apparemment par l'idée de s'enrichir (p. 205) et qui finit par devenir un inspirateur de l'extrême aile droite en Allemagne.



Autres rencontres amusantes : à Vienne, avec **Hilferding**, qui lui présente ses amis austro-marxistes : « nous eûmes, lui et moi, une entrevue avec **Mac Donald**, dans un café berlinois. Ce fut Edouard Bernstein qui servit d'interprète. Hilferding (en photo) questionnait, Mac Donald répondait. Je ne me souviens actuellement ni des questions ni des réponses, qui n'eurent rien de remarquable sinon par leur banalité. Je me demandais seulement quel était celui des trois qui s'éloignait le plus de ce que j'appelais socialisme, et je ne savais comment me répondre à moi-même. » (p. 248) On trouve aussi mentionné un **Axelrod**...

Finalement, il exprime sa déception de ceux qu'on appellerait aujourd'hui des gauches caviar : « Ils n'avaient rien de commun avec moi. Je m'en persuadais davantage à mesure que s'agrandissait le cercle de mes relations et de mes observations. Dans des causeries où l'on s'exprime sans la moindre gêne, ils manifestaient, bien plus franchement que dans leurs articles et leurs discours, tantôt un chauvinisme éhonté, tantôt la vantardise du petit acquéreur de biens, tantôt la terreur sacrée que leur inspirait la police, tantôt la vulgarité de leurs jugements sur les femmes. Et part moi, je m'écriais, stupéfait : - des révolutionnaires, c'est ça ? » (p. 250)

Il s'émeut de la qualité supérieure des échanges entre Marx et Engels, dans une correspondance parfaite. A côté, les médiocrités le surprennent – « Victor Adler était devenu sceptique, et, comme tel, il supportait tout, s'accommodait de tout, particulièrement du nationalisme qui rongait profondément la social-démocratie autrichienne. » (p. 253)

« Mon travail, pendant les années de la réaction, a consisté pour une bonne part en commentaires sur la révolution de 1905 et en préparation théorique pour l'autre révolution. (...) La première de ces conférences démontrait que la perspective de la révolution russe, en tant que révolution permanente, était confirmée par l'expérience de 1905. La seconde conférence rattachait la révolution russe à la révolution mondiale. » (p. 263)

A sa mort, Lénine avait confié à sa femme le soin de transmettre à Trotsky combien Lénine avait apprécié le travail de ce dernier sur un parallèle entre Marx et Lénine. A fouiller (p. 596)

## **Des femmes des femmes**



En plus des siennes, de celle de Lénine et de ses filles ^^

En Amérique se trouvait alors **Kollontaï**... qui se rangea vers les plus avancés des bolchéviks. Puis « rentrée en Russie, Kollontaï fit de l'opposition d'extrême gauche, presque dès les premiers jours, non seulement contre moi, mais contre Lénine. Elle combattit âprement le « régime de Lénine et Trotsky », pour s'incliner ensuite d'une façon touchante devant le régime de Staline. » (p. 326)

**Larissa Reissner** occupait elle-même une place importante dans la Vè armée, comme aussi dans toute la révolution. Cette belle jeune femme, qui avait ébloui bien des hommes, passa comme un brûlant météore sur le fond des événements. A l'aspect d'une déesse olympienne, elle joignait un esprit d'une fine ironie et la vaillance d'un guerrier.



Lorsque Kazan fut occupé par les Blancs, elle se rendit, déguisée en paysanne, dans le camp ennemi pour espionner. Mais sa prestance était trop extraordinaire. Elle fut arrêtée. Un officier japonais, du service d'espionnage, lui fit subir un interrogatoire. Pendant une suspension de séance, elle réussit à se glisser par la porte qui était mal gardée et disparut. Dès lors elle travailla en éclaireur. Plus tard, sur des navires de guerre, elle participa à des combats. Elle a consacré à la guerre civile des essais qui resteront dans la littérature. Elle décrivit non moins brillamment les industries de l'Oural et l'insurrection ouvrière dans la Ruhr. Elle désirait tout voir, tout connaître et participer à tout. En quelques brèves années, elle était devenue un écrivain de premier ordre. Sortie indemne des épreuves du feu et de l'eau, cette Pallas de la révolution fut brusquement consumée par le typhus dans le calme de Moscou : elle n'avait pas trente ans. » (p. 482)

## **La fameuse dissension Lenine-Trotsky**

Il s'en défend tout le long de l'ouvrage. Les deux hommes semblaient se vouer une confiance et une admiration réciproque, et ce, malgré leurs différences, justement. Le grand ennemi, et finalement, le grand falsificateur et traître de ce duo et partant, de tout le communisme, fut bel et bien Staline.

Il en parle alors en ces termes « Mais je ne puis me distraire de cette vaste falsification du passé, bien organisée, qui est un des principaux soucis des épigones. » (p. 375)

Staline était d'avis d'unir les bolchéviks et les menchéviks (p. 392)

« En dépit d'une légende répandue plus tard, le conflit n'eut pas lieu entre Lénine et moi, mais bien entre Lénine et l'écrasante majorité des organisations dirigeantes du parti. Les principales questions débattues étaient celles-ci : pouvons-nous actuellement faire une guerre révolutionnaire et est-il admissible en général qu'un pouvoir révolutionnaire conclue des accords avec les impérialistes. Sur ces deux points, j'étais totalement et intégralement du côté de Lénine, répondant avec lui par un non à la première question et par un oui à la deuxième. » (p. 453)

« Lorsque nous nous prononçons tous les deux ensemble – et il en était ainsi sur l'immense majorité des questions de principe – ceux qui étaient mécontents de la décision adoptée, et dans ce nombre les épigones actuels, se taisaient tout simplement. Combien de fois n'est-il pas arrivé que Staline, Zinoviev ou bien Kamenev aient été en conflit avec moi sur une question de toute première importance, mais qu'ils se soient tus immédiatement dès qu'il était clair que Lénine était entièrement d'accord avec moi. On peut considérer comme on voudra cette disposition des « disciples » à renier leur opinion pour adopter celle de Lénine. Par là, rien ne garantissait qu'ils fussent capables d'arriver d'eux-mêmes aux décisions de Lénine, sans Lénine... Les dissentiments que j'ai pu avoir avec Lénine occupent dans ce livre une place qu'ils n'ont jamais eue dans la vie réelle. Cela s'explique de deux façons. Nos désaccords ne furent que des cas exceptionnels, et c'est précisément pour cela qu'ils ont attiré l'attention. Ensuite, après la mort de Lénine, de tels dissentiments, poussés par les épigones jusqu'à des dimensions astronomiques, ont pris le caractère d'un facteur politique indépendant qui n'avait plus rien de commun ni avec Lénine ni avec moi. » (p. 542)

## **L'horrible Staline, déjà, avant de devenir lui-même**

« Quelle était la position de Staline ? Comme toujours, il n'en avait aucune. Il attendait et faisait des combines. » (p. 464)

Sur la recherche de pureté de Lénine et Trotsky : « Dans mon train était arrivé entre autres, avec moi, Goussev. Il passait pour un « vieux bolchévik », ayant pris part au mouvement révolutionnaire de 1905. Pendant une dizaine d'années, il était rentré dans la vie bourgeoise, mais comme bien d'autres, était revenu à la révolution en 1917. Lénine et moi l'évinçâmes de l'armée parce qu'il s'était livré à de mesquines intrigues ; il fut immédiatement recueilli par Staline. Il a maintenant pour spécialité principale la falsification de l'histoire de la guerre civile. » (p. 471)

Contre Staline et les épigones, Trotsky essaie de s'associer, Lénine malade propose de lutter contre le bureaucratisme en général et contre le bureau d'organisation en particulier. Cqfd. (p. 561)

Lénine dans son testament : « le plus capable est Trotsky ; Staline est brutal, déloyal, capable d'abuser du pouvoir que lui donne l'appareil du parti. Il faut éliminer Staline pour éviter une scission. Tel est le fond du testament. Lénine, en somme, ne connut bien Staline qu'après Octobre. Il appréciait en lui de la fermeté, un esprit pratique qui était pour les trois quarts de la ruse. En même temps Lénine constatait à chaque pas l'ignorance de Staline, l'extrême étroitesse de ses vues politiques, une exceptionnelle grossièreté morale, un absolu manque de scrupules. » (p. 562)

Une fois Trotsky éloigné, pour faire carrière sous Staline, il fallait deviner ce qu'on attendait de vous, et se montrer implacablement anti-trotskyiste. (586)

Staline « a toujours paru créé pour jouer des rôles de deuxième et troisième ordre. Et le fait qu'il joue maintenant le premier rôle est caractéristique, non pas tant pour lui que pour la période transitoire du glissement politique. » (p. 592)

« Savez-vous ce qui est frappant dans la dernière période, c'est de voir dans tous les domaines surgir la médiocrité dorée et satisfaite d'elle-même. Et tout cela trouve son chef en Staline. » d'après Skliansky p. 599)

## **Un peu de recul sur la politique**

« Il serait très instructif de prendre un film du parlementarisme contemporain, ne serait-ce que pour une année. Seulement, il ne faudrait pas établir l'appareil de prise de vues à côté du fauteuil du président de la Chambre des Députés, au moment où l'on proclame une résolution patriotique ; il faudrait le mettre en de tous autres endroits : dans des bureaux de banquiers et d'industriels, dans des coins discrets de rédaction, chez les princes de l'Eglise, dans les salons des dames qui s'occupent de politique, dans les ministères ; et, en même temps, on prendrait des photographies de la correspondance secrète des leaders des partis... » (p. 575)

l'impression que la politique se fait ailleurs ?

Et puis c'est la fin...

« Il importe avant tout de comprendre ce qui se passe. Les profonds processus moléculaires de la réaction se font jour. Ils essaient de liquider ou du moins d'affaiblir l'état de dépendance de l'opinion publique à l'égard des idées, des mots d'ordre et des figures vivantes d'Octobre. Voilà le sens de ce qui se passe. Ne tombons pas dans le subjectivisme. Ne faisons pas les capricieux, ne nous vexons pas à constater que l'histoire mène son affaire par des voies compliquées et embrouillées. Comprendre ce qui se passe, c'est déjà assurer à moitié la victoire. Rira bien qui rira le dernier. » (p. 604)

T puis finalement « S'il n'y avait pas eu cette politique aveugle, peureuse, inepte, qui consiste à s'adapter à la bureaucratie et à la petite bourgeoisie, la situation des masses laborieuses, en la douzième année de la dictature, serait incomparablement plus favorable ; la défense

militaire serait incalculablement plus forte et plus sûre ; l'Internationale communiste serait à un niveau tout autre et ne reculerait point, pas à pas, devant la social-démocratie traîtresse et corrompue. » (p. 654)

Et les traîtres, les parvenus : « Pour justifier leur arrivée au pouvoir, ils ont besoin de montrer aux vieilles classes dirigeantes qu'ils ne sont pas des parvenus de la révolution – Dieu préserve ! – non, mais qu'ils méritent toute confiance, qu'ils sont dévoués à l'Eglise, au roi, à la Chambre de Lords, aux titres de noblesse, c'est-à-dire non seulement à la sainte propriété privée, mais à toutes les vieilleries qui restent du Moyen Age. » (p. 673)

Trotsky obtient difficilement un visa pour fuir.

## **Le réel, qui rattrape**

La fièvre atteint gravement Trotsky et l'affaiblit. Il a du mal à lutter. Il parle de ce qui se passe en Chine. Dans les troubles de fin de révolution et l'installation progressive de Staline, il est évincé du Kremlin pour commencer.

Déporté avec sa femme Sedova, il lui laisse la plume. Un peu de réel, la fièvre les assaille durant les trajets. « A **Alma-Ata**, la neige était belle, blanche, pure, sèche ; à pied ou en véhicule, on ne circule guère dans le pays ; tout l'hiver, la neige gardait sa fraîcheur. Au printemps, elle était remplacée par des coquelicots. Quelle était leur abondance ! C'étaient d'immenses tapis, la steppe en était couverte sur d'innombrables kilomètres, tout était d'un rouge vif. En été, c'étaient les pommes, la fameuse espèce qu'on cultive à Alma-Ata de grosses pommes rouges. Il n'y avait pas en ville de service des eaux, ni de lumière, ni de chaussée. Au centre au marché, dans la boue, sur les marches du magasin, des Kirghiz se chauffaient au soleil, cherchant sur eux-mêmes certains insectes. La malaria sévissait. Il y avait même des cas de peste et, pendant les mois d'été, le nombre des chiens malades de la rage était très grand. Les journaux annonçaient des cas fréquents de lèpre dans la région... et malgré tout, nous vécûmes bien cet été. » (p. 640)

Pour terminer, il cite Proudhon, de sa prison en 1852 :

« Le mouvement ne se montre pas sans aucun doute juste ni direct, mais c'est une tendance constante. Ce qui est fait, à tour de rôle, par chaque gouvernement, au profit de la révolution, ne peut être retiré ; ce que l'on fait contre la révolution passe comme un nuage ; je me délecte à ce spectacle dans lequel je comprends chaque tableau ; j'assiste à ces transformations de la vie du monde comme si j'en recevais d'en haut l'explication. Ce qui écrase les autres m'élève de plus en plus, m'inspire et me fortifie : comment voulez-vous que j'accuse le sort, que je pleure sur les gens et que je les maudisse. Le sort, je m'en moque ! quant à ce qui concerne les gens, ils sont trop peu instruits, trop asservis pour que je puisse me sentir offensé à leur égard. » (p. 678) Ainsi termine Trotsky, faisant siennes ces paroles de l'anarchiste Proudhon.



Une pensée pour le rôle de Trotsky, présumé, dans la répression de Kronstadt et de ses bastions anarchistes.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volte\\_de\\_Kronstadt](https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9volte_de_Kronstadt)